

Pédiatrie croyances et rituels de soins.

Simone Gerber, Pédiatre.

Au décours de consultations dans mon cabinet libéral et en P.M.I à Strasbourg ces deux dernières décennies j'ai entendu et noté un certain nombre d'aphorismes, de conseils en matière de santé. Je les rapporte ici et les regroupe en deux séries. Dans la première série se retrouvent des propos que m'ont rapportés des femmes: mères, grands-mères, nourrices, voisines, beaucoup plus rarement des hommes et pères. Dans la seconde série j'ai noté des paroles de soignants : médecins, sages-femmes, puéricultrices, internes en médecine, élèves infirmières et élèves puéricultrices, psychologues. Les propos de la première série nous portent à sourire, ils appartiendraient à des croyances magico-religieuse qui seraient en voie de disparition. Ceux de la seconde offrent matière à réflexion car ils s'apparentent à un discours scientifique. Ils illustrent ces paroles de Claude Levy- Strauss : "Les mythes sont inlassables et font retour là où on les attend le moins, dans la science par exemple." Il est intéressant de mettre ces paroles de patients et de soignants en relation avec une vision anthropologique de la santé qui replace les discours et les actes dans leur dimension historique. Une telle démarche permet d'appréhender les systèmes de représentation symbolique ou les rituels qui donnent sens aux façons de penser la maladie dans les pratiques populaires comme dans les pratiques médicales.

1- Paroles de parents

Lorsqu'on chatouille un enfant il bégaiera plus tard.

Lorsqu'il a la rougeole, il faut le laisser dans l'obscurité, sinon il risque de devenir aveugle, il guérit mieux si on l'habille en rouge, si on le couvre d'une couverture rouge, si on tamise avec un chiffon rouge la lumière diffusée par les lampes. Lorsque l'éruption apparaît, c'est bon signe, c'est que la maladie est sortie. Si la maladie ne sort pas, elle reste à l'intérieur et cela peut être grave. (**France, Maghreb**).

Une femme enceinte ne doit pas croiser les jambes, son enfant risque d'avoir le cordon autour du cou. Lorsqu'un enfant ne dort pas la nuit, il faut suspendre son pyjama, l'accrocher en haut d'une porte, une jambe du pyjama du côté de la chambre, l'autre en dehors, avant de la refermer. Ainsi il n'y aura plus de coupure dans son sommeil. (**Maroc**)

Il ne faut jamais boire d'eau après avoir mangé des cerises, on peut en mourir (**Alsace**).

Il ne faut pas dire à un enfant qu'il est beau, cela suscite le mauvais oeil

(Afrique Noire, Corse)

"Brecht kind, sind gedaye kind" : les enfants qui vomissent sont des enfants bien portants (**Alsace**).

Lorsqu'un enfant a de la diarrhée les flocons d'avoine lui permettent de guérir (**Alsace**).

L'éruption des dents provoque des rhumes, de la diarrhée ou de la fièvre.

Pour prévenir les otites il faut mettre à l'enfant un bonnet sur les oreilles, et ne pas sortir dans les courants d'air. (**France**)

Il ne faut pas préparer la chambre, ni acheter des habits avant la naissance d'un bébé, cela porte malheur.....(**tradition juive ashkénaze**).

Lorsqu'un enfant a de la fièvre, il ne faut surtout pas le sortir de la maison. (**France, Maghreb**)

Lorsqu'un enfant a la scarlatine il faut le mettre en quarantaine, c'est à dire le garder pendant 40 jours à la maison. (**France**)

Pour les verrues on reproduit l'endroit du corps (main, pied) où elles se trouvent sur une feuille de papier, on dessine en rouge l'emplacement des verrues et on brûle ce papier. Et parfois les verrues disparaissent. On applique sur les verrues deux fois par jour une crème à base de thuya ou d'oignons. (**France**). On rassemble des morceaux de bois (style allumettes). Pour chaque verrue on choisit une allumette différente. On commence par la "mère" des verrues. Ensuite on lie les morceaux de bois ensemble, on les place au dessus d'un poêle. Plus les morceaux de bois sèchent plus les verrues dessèchent. En même temps on dit qu'il faut avoir la foi, qu'il faut y croire pour que les verrues disparaissent. (**Algérie**)

Le lait bu dans un biberon en plastique favorise les coliques. Les aliments pris dans des biberons en verre sont mieux digérés.

2- Paroles de soignants (médecins ou sage-femme, ou infirmières, ou internes en pédiatrie)

Les boutons sur le visage d'un nouveau né, d'un bébé, ou sur le corps d'un enfant sont liés à une allergie au lait.

Lorsqu'une femme allaite il lui est interdit de manger plus de deux oranges par jour, sinon il y a risque pour le bébé d'avoir une diarrhée.

Lorsqu'un enfant a une otite, ou autre maladie infectieuse et contagieuse il lui est interdit de sortir .

Les courants d'air provoquent des conjonctivites, des angines, des otites.

Le froid favorise la grippe.

Si la fontanelle est déprimée, même en l'absence de diarrhée, il faut faire boire

l'enfant.

En cas d'épidémie virale, il faut mettre un masque devant la bouche pour allaiter son nouveau-né.

Le médecin doit aussi en mettre un pour l'examiner.

Le cérumen est un produit sale qu'il faut nettoyer une fois par semaine avec un coton tige.

Il ne faut pas donner le bain à un bébé après un repas.

Il est interdit de donner des pommes de terre avant l'âge de un an.

Il ne faut pas donner de fruits à noyaux avant l'âge de six mois.

L'enfant doit "faire son Oedipe" avant l'âge de trois ans.

On doit décalotter ou encore circoncire le sexe du bébé, c'est indispensable pour son hygiène.

A la pleine lune le taux des accouchements augmente.

Les biberons donnés à heure fixe se digèrent mieux.

Extrait de l'interview d'un médecin dans le Magazine "Parents" (mars 2000) : "Certains laits contiennent plus d'acide linoléique et alpha-linoléique. Ces deux acides gras "nourrissent" le rythme intense du développement cérébral". (En dehors des malnutritions, dont les cas extrêmes surviennent dans les famines, les rapports de causalité entre acides gras apportés par la nourriture et le fonctionnement du cerveau n'ont jamais été prouvés).

3- En médecine bien des dénominations caractérisant la profession, des lieux anatomiques, quelques uns de nos états psychiques tels le sommeil et les rêves, font référence à des dieux, des déesses, et à leurs histoires. Ils nous rappellent que la médecine s'inscrit dans la mythologie antique. En cette matière Freud a suivi la tradition en concevant le mythe d'Oedipe.

Asclépios, ou Esculape dont le symbole figure sur nos caducées était le dieu de la médecine antique né des amours de Apollon et de la nymphe Coronis. Il devint un médecin si habile qu'il ressuscitait les morts. Craignant que l'au-delà ne soit dépeuplé s'il persévérait dans cette pratique, Zeus le frappa de la foudre. C'est ainsi qu'il accéda à l'Olympe et à la divinité. Sa fille Hygié personnifiait la santé et représentait la prévention des maladies. Son autre fille Panacée qui connaissait tous les remèdes guérissait toutes les maladies. Des temples dédiés à Asclépios furent élevés dans tout le monde grec. Ils s'élevaient dans des sites agréables et s'apparentaient à des lieux de pèlerinage et à des stations thermales. Les prêtres exerçaient la médecine moyennant finance. Le malade, avant de quitter le sanctuaire y laissait une offrande en argent et une tablette votive (ancêtre du dossier médical fait par le patient lui-même)

où étaient indiqués son nom, sa maladie, et la cure suivie.

La légende raconte qu'**Achille** fut plongé nouveau-né dans le fleuve des Enfers par sa mère afin de le rendre plus puissant que son père. Toutefois le talon par lequel elle le tenait resta vulnérable. C'est ce qui permit à Pâris de le tuer à l'aide d'une flèche. Le tendon d'achille humain nous rappelle donc la trace de cette vulnérabilité.

Atlas était un titan dont le nom signifie "celui qui porte" ou "celui qui supporte". Il soutenait la voûte céleste. Chez l'homme, l'atlas, première vertèbre cervicale, est essentielle puisqu'elle soutient la voûte cérébrale.

La nymphe **Écho** réduite au silence par Junon se limitait à répéter les dernières syllabes proférées par les autres. Repoussée par Narcisse, Écho désespérée fut réduite à une ombre. L'écholalie des enfants autistes serait-elle un chant de désespoir? L'échographie est une technique qui par retour du son, nous indique l'ombre de nos organes et aussi celle du futur enfant à venir. Aurait-elle la vertu de prévenir le désespoir ?

Hypnos le sommeil était le frère de Thanatos (la mort) et le fils de Nyx (la nuit). Il vivait dans une grotte éternellement sombre traversée par le fleuve de l'oubli. Il reposait entouré de ses innombrables fils, les rêves, dont l'un s'appelait Morphée.

Par ses discours, la médecine traditionnelle témoigne d'une pensée symbolique, d'une théorie sur la vie, sur la maladie.

"Le mythe est un récit fabuleux souvent d'origine populaire incarnant sous une forme symbolique, des forces de la nature, des aspects de la condition humaine" (définition du dictionnaire Robert). Dans ce travail je me réfère au mythe tel que Barthes le définit également dans son sens commun à propos des coutumes qui s'appliquent à la vie de tous les jours.

Les deux séries de paroles que j'ai rapportées sur les façons de prévenir ou de guérir les symptômes constituent en effet des mythes qui s'appliquent à la vie quotidienne. Ces paroles nous proposent une théorie sur la santé et sur la maladie. Elles donnent un sens à la maladie comme processus néfaste qui fait néanmoins partie de la vie. Elles proposent des moyens de prévention et de guérison. Dans ces discours populaires il est souvent énoncé que pour la bonne santé, les forces mauvaises de la nature ou de la nature humaine doivent s'exprimer plutôt que d'être occultées. "Une éruption cachée est redoutable, alors que les boutons visibles sur la peau signent le premier pas vers la guérison".

Les habits, les maquillages qui recouvrent la peau, les marquages et tatouages qui la modifient ont une fonction sociale et en même temps une fonction symbolique de représentation du corps. Le choix ou le traitement opéré sur les habits peut guérir le

corps et chasser le malaise et la maladie : l'habit rouge guérira la rougeole; un pantalon de pyjama coupé en deux parties par le haut d'une porte refermée, l'insomnie n'aura plus accès à sa chambre, l'enfant ne pourra plus utiliser ses jambes pour sortir, et son sommeil ne sera plus interrompu. Sur un mode similaire, à plusieurs reprises, des enfants m'ont confié pour quelques jours leur poupée "malade". Lorsqu'ils revenaient la chercher, ils me demandaient si j'avais bien soigné leur poupée, et se déclaraient alors guéris. Le papier sur lequel sont dessinées les parties du corps et les emplacements des verrues, est également le lieu de projection de ces petites excroissances que l'on désire faire disparaître.

Il est à noter que le principe de similitude : "c'est avec le mal que l'on chasse le mal", fonde autant le principe de l'homéopathie en médecine douce, que celui des vaccinations en médecine scientifique.

Bien des coutumes populaires à visée thérapeutique sont des pratiques incantatoires qui tentent de prévenir les maladies. Elles témoignent d'une croyance aux effets des mots sur le corps que ceux-ci soient similaires aux maux qu'ils désignent ou leur soient opposés. La couleur rouge guérira la rougeole, le noir et l'absence de lumière de la pièce aux volets clos chassera la cécité, les petites indigestions garantiront la bonne digestion. L'idée que des symptômes mineurs protégeront de maladies plus graves évoque l'espoir de se protéger du mauvais oeil en n'arborant pas devant autrui sa richesse et sa bonne santé. Si un enfant vomit un peu, il se protégera peut-être de plus gros problèmes digestifs. La psychothérapie systémique familiale qui prescrit le mal pour mieux le chasser participe peut-être de la même démarche modernisée par les américains de l'école de Palo-Alto, qui pratiquent l'injonction paradoxale. Le symptôme est en effet prescrit : "Votre enfant ne veut pas manger? Interdisez lui la nourriture, faites le jeûner plusieurs fois par semaine". "Il ne dort pas, demandez lui de ne pas dormir, etc...".

Quelle place pour une pensée mythique dans la science médicale?

Les recherches en biologie, les découvertes de l'immunologie permettent de mettre en oeuvre dans les interventions scientifiques rationnelles, des formes de croyance qui étaient énoncées dans les soins empiriques traditionnels. On sait maintenant par exemple que ces petites maladies infectieuses de l'enfance qui protégeaient du mauvais oeil, ou préservaient du mauvais sort, ont leur utilité, à l'égal des vaccinations, puisqu'elles permettent que se construisent les défenses immunitaires.

Y-a-t-il retour de la pensée mythique dans la science comme l'indique Claude Levi-Strauss ? Il peut être intéressant de se poser cette question sur la science

médicale. La chimiothérapie anticancéreuse aux effets thérapeutiques aussi puissants que les malaises qu'elle provoque n'est-elle pas vécue imaginairement sur ce même mode paradoxal des douleurs qui guérissent les maux? Les expressions il faut "souffrir pour être belle" mais aussi "souffrir pour guérir" prendraient dans le cancer une signification tout à fait tragique. La revue médicale "Prescrire" rapporte une expérimentation qui étudiait les effets d'un antidépresseur comparé à un traitement placebo. Cette étude avait montré que le placebo avait des effets thérapeutiques supérieurs lorsque lui était ajouté un produit qui lui donnait un goût amer.

On peut se demander si les vaccinations, telles l'ancienne vaccination antivariolique ou l'actuelle vaccination antituberculeuse, les tests et les désensibilisations allergiques qui pénètrent la peau et parfois la marquent en laissant leurs traces, ne véhiculent en même temps que des antigènes et des anticorps, des messages corporels qui prennent la place des maladies et des malaises. Les amygdalotomies, adénoïdectomies, appendicectomies (même d'appendices qui se révèlent histologiquement sains) et autres opérations sur le corps réel, qui mettent fin à des symptômes répétitifs, sont peut-être aussi des "amputations" symboliques.

Faut-il à tout prix réfuter les mythes ?

Le discours scientifique s'est élevé contre les modes de pensée traditionnels. Il tourne en dérision ces pratiques, croyances et paroles sur la santé et les maladies, les relègue au rang de superstitions et refuse d'en reconnaître la cohérence. Les découvertes scientifiques, les études épidémiologiques ont remplacé les théories fondées sur l'empirisme et le symbolisme.

Si les progrès médicaux nous ont heureusement sortis de l'obscurantisme il est cependant évident que les médecins, hommes ou femmes, n'incarnent pas seulement la science. Nous sommes certes munis de l'art et des savoirs élaborés par des méthodes expérimentales rigoureuses et scientifiquement reproductibles qui nous ont été enseignés dans les facultés. Nous mettons quotidiennement à l'épreuve ces connaissances dans nos propres pratiques. Fort heureusement aussi, les médecins sont des humains issus de cultures et de traditions parentales et sociales qui n'ont pas comme seule source la science et la rationalité. Nos pratiques médicales ne sont jamais totalement exemptes de ces modes de pensée hérités de nos éducations et des messages transmis par les générations passées. Qui oserait prétendre que nous sommes totalement épargnés par les "images simplifiées souvent illusoire que des groupes humains élaborent ou acceptent et qui jouent un rôle déterminant dans les comportements ou leur appréciation" (définition du dictionnaire Robert) ?

ou tenter de les reconnaître ?

Tenter de reconnaître en nous ces croyances, ces images est une démarche humanisante car elle révèle la dimension universelle des êtres humains. C'est, de plus une démarche scientifique, analytique et synthétique, puisqu'elle peut nous permettre de détecter combien certaines de nos attitudes face à la maladie, à la souffrance, à la mort, combien certaines de nos conduites, de nos injonctions thérapeutiques sont des héritages du passé et témoignent d'une pensée issue de nos histoires personnelles et de nos attaches culturelles. Cette démarche est humanisante dans la mesure où elle nous montre que nous sommes des humains à l'égal des patients qui viennent nous demander notre aide. Nos savoirs ne nous transforment pas en êtres désincarnés habités par les seuls savoirs scientifiques.

La mythologie dans le discours médical

Les paroles de soignants que j'ai citées en exemple en sont une bonne illustration. L'obligation de rester au lit en cas de maladie infectieuse était de règle en France (et pas dans les pays anglo-saxons) il y a seulement dix ans. Un article du pédiatre le Docteur Vermeil, dans le "Concours Médical" en 1989 remettait en question cette pratique. Bien des médecins en l'an 2000, prescrivent encore, non plus le lit, mais l'interdiction de sortir de la maison lorsqu'un enfant est atteint d'une maladie infectieuse. Aucune statistique ne vient étayer la nécessité de telles prescriptions. Il n'est certes pas utile de sortir un enfant effondré dans son lit avec une fièvre à 40°, (ce qui est pourtant obligatoire pour un examen médical ou une hospitalisation) mais lorsque l'enfant témoigne de sa vitalité il n'y aucune raison médicale à l'empêcher de sortir. La promenade au dehors de la maison est bien au contraire une aide dynamique à mettre en oeuvre sa vitalité, à ne pas "cultiver" la morosité et les microbes, et donc à mieux lutter pour la guérison.

Interprétations de quelques "mythes médicaux" comme remèdes à l'angoisse comme souvenirs au présent de l'histoire d'une maladie, comme reliquat de la mémoire collective...

D'où nous viennent pourtant ces prescriptions médicales de repos à la maison pour des enfants malades qui n'ont pas perdu leur vitalité et leurs besoins de mouvements ? Diverses interprétations sont possibles. Le repos à la maison est peut-être ce qui nous reste en mémoire des maladies qui avant l'ère des antibiotiques, provoquaient bien des complications, et menaient souvent à la mort. La sélection

naturelle était à l'oeuvre. Le repos au lit, était une thérapeutique palliative autant que curative de bien des maladies. C'était le cas pour la tuberculose et autres maladies microbiennes. Par ailleurs, ces maladies provoquaient de tels états de fatigue qu'il n'était pas vraiment nécessaire de prescrire le repos. Des questions encore très fréquemment posées par les patients sur la nécessité d'une éviction de 40 jours pour la scarlatine sont le témoin que le souvenir de cette maladie, de ses complications et de ses formes graves n'a pas complètement disparu. La quarantaine était une obligation pour les matelots et voyageurs lorsque survenait la scarlatine à bord d'un navire. Le repos à la maison a probablement aussi d'autres vertus. La maison ne symbolise-t-elle pas ce lieu maternel, familial, chaleureux, ce cocon qui permet de s'abriter contre les maléfices du monde extérieur, et par extension contre la maladie et contre la mort ? On sait d'ailleurs combien certaines maladies, chez les enfants comme chez les adultes sont des tentatives de retour à l'univers maternel et maternant. Ces régressions provisoires sont parfois bénéfiques pour mieux traverser certains événements douloureux de la vie. En reconnaître l'utilité ne doit pas éviter de s'interroger sur certaines prescriptions abusives de repos qui témoignent probablement plus d'un rituel propre à la culture familiale du soignant ou de son angoisse que d'une véritable indication thérapeutique.

Les incitations à décalotter ou à circoncire les prépuces des bébés sont la mémoire d'un rituel sacrificiel très ancien qui peut être lié aux préceptes religieux des parents mais aussi des médecins sous l'allégation d'une nécessité hygiénique. Lorsque les parents ne le demandent pas pour des raisons religieuses, il est en effet totalement inutile d'infliger aux bébés la pratique douloureuse du décalottage. Seuls les phimosis serrés sont une indication formelle à la circoncision. Les demandes de décalottage ou de circoncision sont très souvent liées à l'histoire médicale du père qui a subi dans son enfance cette intervention et s'interroge pour son fils. Aux USA tous les nouveau-nés sont systématiquement circoncis. La religion de l'hygiénisme a pris en ce nouveau continent une grande ampleur. Le seul avantage de cette pratique collective est peut-être d'effacer la petite différence masculine entre juifs, arabes, africains et chrétiens. Tous les hommes sont de façon égalitaire séparés de leurs prépuces à la naissance. Cette petite intervention n'est malheureusement pas suffisante pour se séparer des pensées racistes, elle n'est pas non plus préventive des maladies sexuellement transmissibles.

Les conseils de nettoyage des conduits auditifs des bébés témoignent d'une pratique hygiéniste qui oblige quant à elle, de faire régner la propreté dans tous les orifices du corps considéré comme une mécanique à nettoyer et entretenir. Le coton tige peut aussi être utilisé comme un instrument de jouissance. Pour quelques personnes en effet les conduits auditifs sont des zones érogènes. Il est alors licite pour

l'apprentissage de ce plaisir de payer le prix du risque par quelques dérapages, petites blessures et augmentation des bouchons de cérumen. Le prescrire pour des raisons médicales n'a aucun fondement médical.

L'interdiction des jus de fruits pendant l'allaitement est quant à elle, une prescription spécifiquement française, régulièrement inscrite sur les ordonnances de quelques maternités. L'explication biochimique de cette interdiction est impossible à établir. La cellulose ne passe certes pas dans le lait. Cette interdiction a peut-être une relation avec le fait que le plaisir nuit à la santé. L'accouchement ne doit heureusement plus se faire dans la douleur. Mais est-il légitime de prendre trop de plaisir à se nourrir après avoir accouché ? Une femme doit se nourrir pour son bébé mais non pour son propre plaisir. Au nom de la santé de son bébé sont introduits quelques interdits, quelques restrictions alimentaires. Ces recommandations témoignent peut-être aussi de la mémoire des anciennes prescriptions rituelles, empiriques et incantatoires, qui tentaient de prévenir l'énorme mortalité maternelle et infantile qui accablaient la grossesse, l'accouchement et les suites de couches.

Traditions régionales, nationales dans les soins médicaux.

"Le mythe est une parole choisie par l'histoire, il ne saurait surgir de la "nature" des choses", écrit Barthes. En médecine, l'histoire et la culture régionale ou nationale se manifestent dans les pathologies, elles imprègnent aussi les traditions de soins. Les médecins en sont marqués comme le reste de la population. Il suffit de voir combien les diagnostics et les thérapeutiques varient d'un pays à l'autre. Les Allemands auraient une fréquence plus grande de maladies du coeur, les Français prescrivent plus de cures thermales, les Anglais sont moins prescripteurs de médicaments que les Français et les Allemands, les traitements sous forme de suppositoires n'existent pas dans les pays anglo-saxons. Les Américains sont de grands classificateurs. Pour lutter contre les fréquents problèmes d'obésité ils sont gros producteurs d'aliments et de régimes hypocaloriques. Depuis quelques années, l'américanisation de nos modes de vie accompagne l'américanisation de nos pathologies et celle de nos thérapeutiques. Les symptômes allergiques qui dominent les pathologies américaines, deviennent en Europe de plus en plus fréquents et de plus en plus redoutés. Le DSM IV, cet outil de classification des maladies mentales et des syndromes psycho-pathologiques, inventé aux U.S.A, a fait son entrée en France. Un bon nombre de pédopsychiatres français font la promotion du traitement américain aux amphétamines destiné aux enfants qui seraient de plus en plus atteints du "syndrome d'hyperactivité".

En Alsace, les soignants conseillent souvent de calmer les bébés avec des

tisanes de fenouil ou de camomille. Les diarrhées se soignent avec des flocons d'avoine en décoction ou en bouillie. Ces anciennes recettes souvent conseillées et utilisées témoignent de la persistance de traditions très fortes et probablement sécurisantes dans cette région frontalière entre France et Allemagne qui a subi de nombreux changements de langues et de nationalités.

Les soins évoluent avec l'urbanisation, l'immigration intérieure, extérieure, et le changement des modes de vie des jeunes générations. La présence des populations immigrées apporte un métissage dans les cultures culinaires comme dans les traditions de soins. L'huile d'olive par exemple fait son apparition thérapeutique dans les soins dermatologiques.

Les conseils en matière d'hygiène, les conseils alimentaires, les interdictions..... dont témoignent les paroles que j'ai rapportées de la part des soignants montrent combien les influences culturelles et les croyances imprègnent les pratiques populaires mais aussi les pratiques médicales dans les soins aux enfants. Ces influences le plus souvent inconscientes se révèlent à l'observation des gestes et prescriptions des médecins. Elles ne sont pas enseignées à la faculté de médecine. Par contre, elles sont souvent transmises de façon tout à fait explicite aux patients dans les services hospitaliers, par les sages-femmes, les infirmières les puéricultrices....Le rôle ancestral des femmes de transmettre et perpétuer les traditions se révèle tout à fait bien préservé, respecté et mis en oeuvre.

La science et les représentations collectives

Entre les découvertes de la science et les systèmes de pensée issus des représentations collectives d'un passé encore proche le fossé est immense. Il n'est pas étonnant que les non professionnels tout autant que les médecins par delà leur formation scientifique, demeurent des êtres humains qui gardent en mémoire les traces de modes de pensées et de traditions anciennes. Au lieu de dénier tout droit à l'existence de ces vestiges et d'émettre à leur égard une condamnation sans appel, il serait plus constructif de ne plus considérer ces systèmes de pensées comme des successions d'erreurs face aux discours de La Vérité. Ces modes d'appréhension du corps, de ses organes, de la santé, du psychisme, des pathologies, ne peuvent être réduits à l'erreur, à l'illusoire, au mensonge. Ainsi l'idée médicale ou populaire de prévention comme celle de guérison qui gouverne les actes de soins, peut être à la fois vraie par les aspirations humaines qu'elle exprime, et illusoire dans la mesure où elle permet que se profile ce rêve d'un individu totalement sain et immortel. De la même façon, les croyances populaires sur la maladie telles que : "les poussées dentaires provoquent la fièvre", "les courants d'air favorisent les bronchites", "les tisanes et le

repos à la maison guérissent les maladies", "la suppression du lait guérit les diarrhées", peuvent être à la fois illusoire et vraies: aucune statistique rigoureuse ne peut corroborer ces dires. Mais l'expérience nous montre combien il est difficile de s'opposer à des croyances bien installées. Il a fallu le temps d'une génération pour diminuer le nombre de caries dentaires liées à la prise de sucres. Le même temps a été nécessaire pour que les mères cessent de trop couvrir leurs bébés et qu'elles les incitent à boire afin de les hydrater, lorsqu'ils ont trop de fièvre. Néanmoins, tout praticien apprend combien la prise en compte de certains soins et pratiques traditionnelles qui ne comportent aucun risque, aboutissent dans bon nombre de situations à de réels effets thérapeutiques.

Lorsque les chercheurs, les médecins ne pensent pas "selon la coutume", ce qu'ils ont parfois à dire dépasse tellement l'imaginaire de leurs contemporains et peut-être même leur propre réalité, qu'il sont bien obligés d'inventer eux aussi des expressions populaires pour s'exprimer et se faire comprendre. Devant une gastro-entérite dont on ne peut prouver l'origine, quel médecin n'en n'arrive-t-il à dire qu'il s'agit d'une "grippe" intestinale ou d'une indigestion ou même d'une crise de foie? La très typique crise de foie à la française tend néanmoins aujourd'hui à disparaître. Pour la bénigne synovite de l'articulation coxo-fémorale, les chirurgiens orthopédistes ont inventé le terme de "rhume des hanches" qui évoque le liquide qui coule du nez.

Il n'y a pas à s'offusquer de telles pratiques. Des dénominations, des paroles qui prennent en compte le langage populaire, un comportement compréhensif qui tente d'accueillir la souffrance comme elle se dit pour l'atténuer et ne se contente pas de combattre l'irrationnel pour sans cesse opposer l'ordre de la raison au désordre d'une pensée dite irrationnelle sont tout à fait licites et probablement thérapeutiques. Une écoute des enfants, des parents, dans le respect de leur histoire, de leur culture, de leur mode de pensée est absolument indiquée en médecine comme en toute autre activité humaine. Les progrès biologiques et techniques ne devraient pas nous faire perdre notre fonction de "guérisseur". Tenter de soigner et de guérir, reconnaître dans la parole qui nous est adressée sa composante symbolique, mythique et culturelle, peut nous amener à reconnaître les mêmes composantes et limites à nos propres paroles. Sans perdre le désir de guérir nos patients, nous en arrivons à être plus modestes, à tenter aussi de ne pas nuire.

Guérisseur ou médecin ? Magie? Ou effets de la parole ?

Dans la langue populaire le "guérisseur" est celui qui guérit les symptômes avec des pratiques magiques. En médecine, il peut être nécessaire de réhabiliter le terme de guérisseur. J'ai cité ces pratiques magiques qui aboutissent souvent à la guérison des verrues: représenter sur une feuille de papier la zone du corps et y

dessiner les verrues, puis brûler ce même papier, appliquer une pommade à base de plantes ou un extrait de légume (ail, oignon), faire sécher des morceaux de bois... L'examen médical clinique ou technique du corps et de ses organes, n'a-t-il pas, en dehors d'un rôle diagnostique et thérapeutique une fonction de reconnaissance symbolique de l'identité psychocorporelle? Les enfants plus grands nous en donnent un aperçu lorsqu'ils exigent du médecin qu'ils connaissent bien, un examen clinique complet. "Tu m'as pas regardé mes oreilles, mon ventre, mon nombril..." rappellent-ils à celui qui a oublié d'examiner l'un de ces organes. Il nous faut en effet ne pas oublier d'explorer et identifier ces oreilles qui captent les bruits et reconnaissent les paroles, ce nombril qui garde la cicatrice du cordon qui reliait le bébé à sa mère, ce ventre qui fait mal lorsqu'on est angoissé, cette bouche qui permet de goûter, de parler... Avec les techniques les plus sophistiquées, les plus modernes, il nous faut reconnaître que les contacts corporels que nécessite l'examen médical ou les soins infirmiers, le rituel de la rédaction d'une ordonnance, les conseils, le suivi... ont une fonction relationnelle entre soignants et patients. Il ne faut pas oublier qu'au delà de leur rôle technique, ces contacts, ces prescriptions, ces paroles échangées ont leur part dans la fonction thérapeutique de l'acte médical.

En tant qu'humain nous ne pouvons nous soustraire au relationnel et au langage. Il est important d'identifier dans ces échanges les éléments qui les rattachent aux traditions de soins ancestrales, même si ces traditions ne constituent certes pas toute la réalité.

Bibliographie

Edgar Morin, *Pour sortir du XX e siècle*, 1981 Point Seuil.

Françoise Loux, *Le jeune enfant et son corps dans la médecine traditionnelle*, 1978, Flammarion

Roland Barthes, *Mythologies*, 1957 Point Seuil

Primo Levi , *Le système périodique*, 1975, Traduction française 1987 Albin Michel

Revue "Prescrire" : Avril 1991 Tome 11 N° 106.

Geneviève Delaisi de Parceval et Suzanne Lallemand. L'art d'accommoder les

bébés". Odile Jacob. Collection Opus. 1998.

Vignette clinique

Je reçois (en consultation de nourrissons de la PMI) le petit Grégory, troisième de sa fratrie, alors qu'il a trois semaines. Ses parents sont originaires du Mali. La maman arrive de Paris où elle a vécu dix années. Elle s'exprime parfaitement bien en français. Tout va bien, Grégory est né après une grossesse et un accouchement normal, il est nourri au sein sans problème. J'examine l'abdomen, et je vois la maman faire une grimace, et manifester une grande inquiétude. Lorsque je découvre un petit granulome sur le nombril, elle sursaute d'effroi. Je la rassure : "le nombril n'est pas tout à fait cicatrisé, cela s'appelle un granulome, ce n'est pas du tout grave, avec une ou deux applications de crayon au nitrate d'argent il disparaîtra". Je lui propose d'emporter le crayon pour faire l'application elle-même. Elle refuse énergiquement ma proposition. Je lui demande alors de m'indiquer la raison pour laquelle elle est si inquiète. Que redoute-t-elle pour son bébé?

"Chez nous", me répond-t-elle, "une vilaine cicatrice du nombril d'un nouveau-né, signifie que la personne qui l'a mis au monde lui a voulu du mal, et lui a jeté un mauvais sort. Une mère ne peut rien contre le mauvais oeil". J'accepte donc d'être celle qui veut du bien au bébé, et je l'énonce à la maman, qui sourit, et paraît soulagée. En trois applications, le granulome se dessèchera.

L'histoire de ce premier rendez-vous avec un bébé, nous montre combien, dès sa naissance, un enfant s'inscrit dans sa langue et sa culture, et combien les croyances liées à la culture des parents sont à prendre au sérieux. Pour la démarche thérapeutique la plus minime, nous pouvons tenter de les prendre en compte.